

LE PAIN
DE LA DISCORDE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le pain de la discorde / Claude Coulombe

Nom : Coulombe, Claude, 1959- , auteur

Coulombe, Claude, 1959- | Idées de grandeur

Description : Sommaire incomplet : tome 2. Des idées de grandeur

Identifiants : Canadiana 20250032902 | ISBN 9782898044922 (vol. 2)

Classification : LCC PS8605.O8894 P35 2025 | CDD C843/.6—dc23

© 2026 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Jean-Paul Eid

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

CLAUDE COULOMBE

LE PAIN
DE LA DISCORDE

2. Des idées de grandeur

LES ÉDITIONS JCL 

Du même auteur
aux Éditions JCL

Le pain de la discorde

1. *Une affaire de famille*, 2025

Derrière les apparences, 2025

Comme une fleur solitaire

1. *Le rêve de Marguerite*, 2024
2. *L'éclosion d'Anna*, 2024

Du haut de la falaise

1. *Rue du Petit-Champlain*, 2023
2. *Le cap Diamant*, 2023

Le chant des bruants

1. *Le frère perdu*, 2021
2. *Entre ciel et terre*, 2022
3. *Les alliances improbables*, 2022

La vie à bout de bras

1. *Le dilemme de Laurette*, 2020
2. *La trahison de Simone*, 2020
3. *L'héritage de Maurice*, 2021

J'ai vu mourir Kennedy, 2014

Nous étions invincibles: Témoignage d'un ex-commando,
en collaboration avec Denis Morisset, 2008, 2018

*Pour Micheline Roy, une amie charmante
et aimable, infatigable travailleuse mais
toujours prête pour une bonne rigolade*

1

Le navire apparut au loin dans le chenal, du côté sud de l'île d'Orléans. Ses cheminées bien visibles laissaient derrière elle un panache de fumée grise. Sur les quais de l'anse au Foulon, la famille Valcourt attendait avec anxiété.

— Le voilà ! cria Élisabeth en trépignant comme une enfant, le doigt pointé vers le géant des mers fendait les eaux du fleuve Saint-Laurent.

Pour Thomas, Florence, Emma, François, Catherine et Élisabeth, l'arrivée du navire en provenance d'Europe se voulait le plus beau cadeau qui soit. Il ramenait à son bord Adeline, la plus jeune de la famille, l'expatriée, ayant marié un Français pour le suivre sur le Vieux Continent. Mais les rumeurs de plus en plus persistantes d'une guerre en Europe avaient convaincu Jules, le mari d'Adeline, que femme et enfants seraient plus en sécurité au Canada, chez la famille Valcourt.

La plus anxieuse du groupe était la mère, la cheffe de clan, Élisabeth Valcourt, qui avait très mal pris le départ de sa fille, et qui allait la revoir après cinq longues années d'absence. Élisabeth n'avait pu surmonter sa peur de l'eau, qui l'empêchait de monter sur un bateau, quel qu'il soit, et n'avait pu rendre visite à Adeline en France. Elle avait du

mal à concevoir que sa cadette était maintenant une mère de famille et qu'elle ramenait au pays ses deux enfants, Mireille et Étienne.

Les dernières manœuvres pour amarrer le bateau parurent durer une éternité aux yeux de la famille fébrile, surtout lorsque François cria en pointant le navire, montrant le pont d'un geste frénétique de la main. Adeline était bien visible à la proue, à travers la foule de passagers, et elle saluait à grands gestes sa famille sur le quai.

Il fallut attendre le débarquement, la récupération des bagages et le passage à la douane avant que les Valcourt puissent enlacer l'enfant chérie de la famille. Élisabeth ne put retenir ses larmes en serrant longuement sa fille dans ses bras. Elle la tint ensuite à bout de bras, durant un moment, et remarqua qu'Adeline dégageait maintenant une aura de maturité. La jeune mariée qui était partie en France avait cédé le pas à une mère de famille.

— Je suis tellement heureuse de te revoir, balbutia Élisabeth. Je n'ai pas de mots.

— Moi aussi, maman, je suis très contente d'être ici, bien que mon mari soit resté derrière.

François et Emma avaient eu beau avertir les autres qu'Adeline parlait maintenant avec l'accent de la France, le choc de l'entendre provoqua un fou rire, qu'Adeline renforça en retrouvant le temps d'un instant l'intonation du Québec.

— Arrêtez de rire de moi, m'a r'virer de bord !

Élisabeth s'accroupit pour être à la hauteur de l'enfant qui se tenait debout aux côtés d'Adeline, le regard un peu effrayé.

— Bonjour, tu dois être Mireille.

La petite hocha la tête.

— Et moi je suis ta grand-mère Valcourt. Tu ne me connais pas, mais bientôt, nous serons les meilleures amies du monde, je te le promets.

Élisabeth remarqua alors la petite main, tenant bien serrée la jupe de sa mère. Étienne était caché derrière Adeline. Elle se pencha pour tenter de le voir, mais le gamin terrifié par tout le bouleversement que représentait le voyage l'ayant mené au Québec cherchait encore ses repères. Sa seule protection était sa mère. Il cacha son visage, et Élisabeth n'essaya pas de provoquer un contact. Ça viendrait en temps et lieu. Adeline le prit dans ses bras, là où le bambin se sentait en sécurité.

Tout le monde sortit de la gare maritime et se dirigea vers le stationnement. Thomas et François transportaient la malle d'Adeline et ils lui demandèrent si elle l'avait remplie de briques.

— Non, mais toute ma vie est à l'intérieur, alors oui, c'est lourd.

La famille se dirigea vers deux voitures, ce qui étonna la nouvelle arrivée. Thomas expliqua que François et lui avaient fait le saut en même temps et qu'ils s'étaient acheté chacun une Ford trois jours auparavant.

— Alors, c'est tout nouveau, répliqua Adeline.

— Oui, répondit François et, honnêtement, je ne comprends pas pourquoi nous ne l'avons pas fait avant. C'est tellement pratique. Moi, j'ai un modèle Ford Deluxe, et Thomas, qui a besoin d'espace pour sa famille, a choisi une *woody station wagon*. D'ailleurs, nous allons y mettre ta malle.

Une fois celle-ci chargée dans la voiture, Adeline et ses enfants montèrent avec Florence et Thomas, tandis que les autres rejoignirent François. En sortant de la gare maritime, les deux voitures tournèrent à droite pour se diriger vers le quartier Saint-Roch et la rue Saint-Joseph. À l'approche du quartier de son enfance, Adeline, les yeux ronds, redécouvrit les lieux communs qu'elle avait presque oubliés. La main devant la bouche, elle nota les changements qui avaient transformé le paysage. Elle poussa un petit cri de joie lorsque Thomas tourna sur la rue commerciale, qui avait conservé le dynamisme dont elle se souvenait. Ils s'arrêtèrent devant l'édifice qui autrefois abritait le magasin et la Pâtisserie Valcourt. Rien ne subsistait de cette époque, ce qui déçut Adeline.

— Où est l'entreprise, maintenant ? demanda-t-elle.

— Un peu plus loin, dans un édifice plus récent, qui compte trois étages. Je t'y emmènerai bientôt, répondit Thomas. Tu vas aimer. C'est moderne et la production est tellement plus rapide avec les nouvelles machines.

— C'est dommage, j'étais attachée à cet endroit, répliqua Adeline en pointant le bâtiment.

— Mais maman y a toujours son grand logement. Tu ne seras pas trop dépaysée.

Les voitures se stationnèrent sur le bord de la rue pour laisser descendre leurs occupants, et les deux hommes s'allièrent de nouveau pour transporter la malle. Adeline retrouva avec joie l'intérieur familial, qui avait peu changé. Un visage qu'elle connaissait bien l'accueillit.

— Tante Françoise, ça fait si longtemps, dit Adeline en enlaçant la femme qui travaillait toujours pour sa mère.

— Je suis contente de te revoir, répondit Françoise, émue.

— En passant, demanda Adeline, s'adressant à sa fratrie qui suivait derrière, Paul-Aimé n'est pas là ?

— Ah, tu sais, répondit Élisabeth en roulant les yeux, ton frère, c'est ton frère.

— Donc, il fait toujours bande à part, si je comprends bien.

— Il y a certaines choses qui sont immuables, répliqua François en soulevant les épaules.

Soudain, on entendit des pleurs, et Françoise s'excusa pour aller chercher au deuxième la petite Juliane qui venait de se réveiller.

— Encore un autre enfant ? demanda Adeline, sourire aux lèvres, en regardant Thomas et Florence.

— Non, Juliane est ma fille, répondit Emma.

— Tu... tu as une fille et tu ne m'as rien dit ! s'étonna Adeline.

— Oui, euh... c'est un peu une surprise. Je t'expliquerai.

Devant le malaise évident de sa sœur, Adeline décida de ne pas pousser plus loin son investigation. Elle aurait du temps pour parler avec Emma.

— Bon, dit Élisabeth, les garçons, montez-moi cette malle au deuxième. Adeline, tu vas occuper ton ancienne chambre. J'y ai mis deux lits supplémentaires pour les enfants, mais c'est temporaire. Puisque nous n'avons été informés qu'à la dernière minute de ton retour, j'ai entrepris de faire rénover la chambre de Thomas pour y loger Mireille et Étienne, mais elle n'est pas encore prête. Ce sera fait dans deux ou trois jours.

— C'est une bonne chose qu'ils dorment avec moi au début, répondit Adeline. C'est un grand bouleversement pour eux. Ça va les rassurer.

Élisabeth, Thomas et Catherine s'excusèrent, car ils devaient retourner à la pâtisserie. Élisabeth informa sa fille qu'elle enverrait un télégramme à Jules pour l'informer de son arrivée. Adeline l'en remercia. Florence aussi prit congé, puisqu'il lui fallait aller chercher ses enfants. Adeline se retrouva seule avec Emma. Elle en profita pour faire visiter le logis à Mireille et Étienne en toute tranquillité, mais le plus jeune n'était pas du tout intéressé. Il finit par s'endormir sur l'épaule d'Adeline, qui le déposa dans ce qui serait son lit et qui redescendit au premier où sa sœur jouait avec Juliane dans le salon. Françoise proposa à Mireille de l'aider à faire une tarte. La petite accepta et la suivit dans la cuisine.

Adeline se laissa tomber dans un fauteuil en poussant un long soupir. Elle était de retour chez elle, avec des sentiments partagés. Le bonheur de revoir sa famille, après

cinq ans d'absence, était assombri par l'absence de Jules. Elle redoutait les prochaines semaines et le ressac pour ses enfants qui s'ennuieraient assurément de leur père et de leur grand-mère Guillot.

— Comment te sens-tu ? lui demanda Emma.

— Comment dirais-je ? J'ai été arrachée d'un endroit où j'étais heureuse pour me retrouver ici, sans mon mari. Ma belle-mère, aussi déplaisante soit-elle, aurait dû venir avec nous et ainsi éviter à mes enfants une séparation difficile. Mais comme d'habitude, elle s'est entêtée, prétextant qu'elle était trop vieille pour faire ce voyage. Pour conclure, je crois que j'ai déjà mieux filé.

— Hum ! Pas tout à fait le retour au pays que tu avais en tête, n'est-ce pas ?

— Non, pas vraiment. Surtout qu'on ne sait pas s'il y en aura une, maudite guerre.

— Si la situation se calme, tu pourras retourner en France à la fin de l'été.

— J'aimerais, comme toi, être optimiste, mais de tout temps, quand les hommes ont eu à choisir entre un conflit et la paix, ils ont pris le parti de la guerre sans se soucier des conséquences.

Emma hocha la tête doucement, en signe d'approbation, et se tourna vers Julianne qui babillait près d'elle.

— Nous sommes seules, reprit Adeline, peux-tu me dire pourquoi je n'ai pas su que tu avais une fille ?

L'aînée des deux sœurs soupira et fixa le plafond quelques secondes. Par où commencer ? Devait-elle se confier à Adeline sur le secret de la naissance de Juliane ? Déjà, François et sa mère étaient au courant. Une personne de plus ne changerait pas grand-chose, d'autant qu'Adeline et elles gardaient une proximité, du fait qu'elles étaient les deux seules filles de la fratrie.

— Pour bien comprendre, tu te souviens qu'Armand et moi, depuis la première journée de notre mariage, avons essayé d'avoir un enfant. Nous voulions désespérément une famille.

— Oui, j'ai souvenir de ta déception de ne pas tomber enceinte.

— Dans ces cas-là, on blâme toujours la femme, et les tensions ont commencé entre Armand et moi. Dans les mois précédant mon voyage en France avec François, nous étions comme deux étrangers dans la même maison. Nous pouvions nous engueuler pour un rien, nous n'avions plus de relations, c'était très difficile.

— Je n'en doute pas une seconde, répliqua Adeline.

— C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, à la dernière seconde, je me suis jointe à François pour venir te voir. Je n'en pouvais plus. Sur le *Normandie*, le bateau qui nous a menés en France, je me suis laissée aller, j'ai fait la fête tous les soirs pour me sentir enfin vivante après des mois d'abstinence, de conflits, et de colère contenue. Puis, le dernier soir, j'ai rencontré un homme charmant au bar qui a flirté avec moi, m'a complimentée. J'étais sur un nuage, et je l'ai ramené à ma cabine.

Adeline aurait pu être offusquée, comprenant que sa sœur avait trompé son mari, mais c'était plutôt un élan de compassion qu'elle ressentit pour Emma. Elle savait ce qu'était une union heureuse, elle ne pouvait qu'imaginer la situation d'un couple qui se déchire, où l'amour est passé aux oubliettes. Elle posa sa main sur celle d'Emma en signe de complicité.

— C'est à mon retour de France que j'ai eu les premiers signes. J'avais des nausées et je vomissais tous les matins. Je ne comprenais pas, car j'étais certaine de ne jamais pouvoir tomber enceinte. François a tout de suite compris ce qui se passait, et j'ai dû me rendre aussi à l'évidence. Un test a validé ce que je soupçonnais. J'ai dû confirmer à Armand que j'attendais un enfant. Mon mari est médecin, il sait compter, et il a tout de suite compris que c'était impossible que l'enfant soit de lui.

Adeline se prit la tête entre les mains, essayant d'imaginer ce qu'avait été la réaction du mari cocu. Emma lui confirma ce qu'elle pensait.

— Si tu savais à quel point il a été furieux. Durant des années, je n'ai pu tomber enceinte, et il a suffi d'un seul écart pour que je le sois. Il a dû admettre que ce n'était pas moi qui étais infertile, et s'il ne l'a jamais avoué, par orgueil, et parce que ça va à l'encontre de ses connaissances médicales, moi, je le sais, et lui aussi.

— Et comment ça se passe depuis la naissance de vo... de ta fille ?

— Comme tu peux t'y attendre, plutôt mal. Et je suis prise avec ce secret. Tout le monde a remarqué qu'Armand

n'était pas du tout entiché de Juliane, et j'ai essayé de m'en sortir en disant qu'il était déçu de ne pas avoir eu un garçon, mais cette explication a ses limites. Maman s'en est aperçue, et il a fallu que je lui avoue ce que je viens de te révéler. Déjà que Thomas et Florence...

— Bon, voilà autre chose, qu'y a-t-il entre Thomas et Florence ? demanda Adeline.

— Tu le sais bien, nous en avons parlé quand j'étais chez vous, en France. Quand ils se sont mariés, nous avons tous eu des doutes, à savoir si Thomas faisait le bon choix. Après quelques années, notre frère a fini par convenir que sa femme n'était pas du même niveau intellectuel que lui, et ça a créé une cassure entre les deux, cassure qui est devenue un fossé. À mots couverts, Thomas a laissé entendre à Florence qu'elle était un peu tarte.

— Mais c'est terrible...

— Oui, et il aurait eu raison si Florence n'avait pas décidé de réagir en voulant combler ce gouffre entre elle et lui. Ça aurait pu fonctionner, mais ses attentes étaient trop élevées. Comme si ce n'était pas assez, Thomas, pareil à tous les hommes, s'est jeté dans le travail pour ne pas affronter la situation. Cependant, Florence était à bord du train de la connaissance et elle n'a plus voulu en débarquer. Elle fait d'énormes progrès. Il ne faut pas s'en cacher, son niveau d'instruction était très faible, ce qui n'est pas étonnant, compte tenu du milieu d'où elle vient. Elle m'a raconté à quel point il n'y avait aucune stimulation chez elle, pas de livres, de journaux. Mais je suis en train de remédier à la situation.

— Toi? Comment? demanda Adeline.

— Tu te souviens de notre jeu préféré quand nous étions jeunes? répondit Emma.

— Nous jouions à l'école.

— Eh bien, deux jours par semaine, je fais la classe à Florence, et pour rien au monde nous ne manquerions ces rendez-vous. Ils lui font autant de bien à elle qu'à moi. Et laisse-moi te dire que si notre belle-sœur a déjà souffert de pauvreté intellectuelle, ce n'est plus le cas. Elle apprend vite, et plus je lui en montre, plus elle est curieuse.

— Dans ce cas, après tous ces efforts, comment se porte son mariage?

— Hélas, pas tellement mieux. Thomas n'aide en rien. Toutes ses énergies sont consacrées à la pâtisserie, avec comme conséquence que Florence a fini par jeter la serviette.

— C'est bien triste, tout ça. Je n'avais pas pris la mesure de leurs problèmes quand François et toi m'en avez parlé. Je croyais que ces écueils étaient temporaires et que la situation allait se replacer.

— Ma pauvre Adeline, à part toi et Jules, il n'y a pas un couple qui soit heureux dans cette famille.

* * *

Jules traînait une mine sombre depuis le départ de son épouse et de ses enfants. Un télégramme envoyé par M^{me} Valcourt et laissé sur sa table de chevet lui rappelait chaque jour l'absence de ses êtres chers. Il avait beau être

persuadé d'avoir posé le bon geste, tous les matins, quand il se réveillait dans son appartement vide, il soupirait, doutant de réussir à passer à travers une autre journée. Sans son Adeline, c'était vraiment éprouvant, d'autant plus que sa mère pleurait quotidiennement depuis le départ de ses petits-enfants. Il avait d'abord essayé de la consoler, avant de la sermonner parce qu'elle avait refusé de partir.

— Tu serais avec Mireille et Étienne si tu n'étais pas si entêtée.

— Mais tu ne comprends pas que je suis trop vieille pour quitter la France ? C'est chez moi ici. Le Canada, c'est à l'autre bout du monde. Les gens y parlent une langue barbare que je ne comprends pas, et l'hiver dont Adeline m'a parlé, c'est comme un enfer qui dure six mois par année.

— Voyons, maman, tu exagères, comme d'habitude. J'y suis allé et je ne suis pas mort.

— Peu importe, tu n'aurais jamais dû les envoyer là-bas. Il n'y aura pas de guerre, et nous aurons souffert de leur absence pour rien.

Dans ces moments, sous le poids des reproches, Jules se renfrognait encore plus et s'isolait dans la boulangerie. Sa clientèle était partagée moitié-moitié entre ceux qui croyaient que l'homme avait bien fait de mettre sa famille à l'abri et ceux qui pensaient que la réaction du boulanger était exagérée. Dans ce dernier groupe, il y avait beaucoup de gens qui s'ennuyaient tout simplement d'Adeline et de sa bonne humeur contagieuse.

Après sa journée de travail, Jules mangeait la plupart du temps seul. Parfois, son frère, Normand, venait le rejoindre et, après un souper rapide, ils jouaient aux cartes sans grand enthousiasme, simplement pour passer le temps. Chaque jour, malgré l'ennui abyssal, Jules se refusait à croire qu'il avait fait le mauvais choix, persuadé que protéger sa famille était la seule solution. Si la guerre éclatait du jour au lendemain, il serait trop tard pour songer à faire quitter la France à Adeline et aux enfants. Il en voulait à ce Hitler, qui plongeait le monde dans l'incertitude, profitant de chaque concession qui lui était accordée pour en demander un peu plus. Jules, comme bien des Français, s'était réjoui lorsque le premier ministre français Daladier et le premier ministre anglais Chamberlain avaient signé les accords de Munich, l'automne précédent, un moyen, semblait-il, d'éviter la guerre. Mais les rumeurs d'un conflit ne s'éteignaient pas, et c'est ce qui l'avait convaincu de renvoyer sa douce dans son pays d'origine.

— Ah, Normand, dit Jules, un soir qu'ils étaient en train de taper le carton comme d'habitude, parfois, je me dis que Dieu nous en veut, pour nous avoir donné les boches comme voisin.

— Si tu veux mon avis, frérot, chaque pays dans le monde a des raisons de se plaindre de son voisin.

Jules souleva les épaules avant d'approuver ce que disait son frère. Avec un petit sourire, il déposa une carte sur la table qui fit pester Normand. Ils jouaient à la canasta, parfois au gin-rami, et quand des amis se joignaient à eux, ils se lançaient dans une partie de belote endiablée, parsemée de cris et d'injures, mais lâchés sans méchanceté.

Lorsque la soirée se terminait, Jules allait se coucher et, avant de s'endormir, il caressait l'oreiller à côté de lui, un geste de tendresse envers la grande absente.

* * *

Adeline n'était pas au bout de ses surprises. Elle venait d'apprendre qu'Emma occupait son ancienne chambre, voisine de la sienne.

— Ça va si mal que ça entre toi et Armand? osa-t-elle demander à sa sœur.

— Oui, il valait mieux que je vienne habiter ici, car nous étions en train de nous entredéchirer. Nous ne le crions pas sur les toits, mais cette séparation, temporaire je l'espère, était inévitable.

La cadette de la famille essaya de cacher son désarroi. Un mariage devant Dieu et les hommes était en principe indissoluble. La séparation et le divorce demeuraient inacceptables aux yeux de l'Église catholique. Pour qu'Armand et Emma en soient rendus à cette solution, c'est que les choses devaient aller vraiment mal entre les deux. Elle souhaita soudainement retourner en France, auprès de son mari, avec qui elle était si heureuse. Son cocon lui manquait.

Des rires en provenance de la cuisine attirèrent l'attention d'Adeline, qui se leva et alla voir. Elle trouva sa fille, debout sur une chaise, à côté de Françoise. Mireille avait de la farine plein les mains et le visage, et semblait s'amuser ferme. *Tant mieux*, se dit Adeline, *la petite va voir qu'ici aussi elle peut avoir du plaisir*. Cet instant de bonheur fut de courte durée, puisque des pleurs et des cris la forcèrent à monter à la course au deuxième, où Étienne venait de se réveiller.

Le garçon était complètement perdu, et l'apparition de sa mère le rassura à peine. La vue de ce visage familial n'étant pas suffisante, il s'agrippa à sa mère quand elle lui tendit les bras et resta collé à elle durant les quarante minutes suivantes.

En fin de journée, au retour d'Élisabeth et de Catherine, le grand logement des Valcourt était déjà bien animé. Avec trois enfants, et Adeline qui se joignait à Emma, l'aînée des sœurs Lussier eut l'impression d'être revenue dans le temps. Elle en fit la remarque.

— Je crois bien que ça en est fini de notre tranquillité, ajouta Catherine en riant.

— Heureusement que je n'ai pas vendu pour déménager dans plus petit, conclut Élisabeth.

* * *

Jules se leva un matin, à l'aube, se demandant pourquoi il continuait à s'échiner. Adeline n'était partie que depuis dix jours, et chaque période de vingt-quatre heures qui s'écoulait était plus pénible que la précédente. Il avait beau essayer de se raisonner, rien n'y faisait. Et ce n'était certainement pas l'attitude de sa mère qui allait l'aider. Il n'était certes pas le premier à devoir faire des sacrifices, mais être privé de son épouse et de ses jeunes enfants, alors qu'un mois plus tôt la famille nageait en plein bonheur, était ardu, plus qu'il le pensait.

Les journées passant sans que la guerre soit déclarée, il remettait en question sa décision, se demandant s'il avait fait la bonne chose en persuadant Adeline de traverser l'Atlantique avec Mireille et Étienne.

Il devint plus renfrogné, allant même jusqu'à s'engueuler avec certains clients, qui désertèrent la petite boulangerie familiale. Un soir, il revint chez lui en broyant du noir. Il tira brusquement une des chaises de la table de la cuisine avant de s'y asseoir lourdement. Les coudes posés sur la surface de bois, il secoua la tête et éclata en sanglots. Après un moment à pleurer, il sécha ses larmes et se trouva stupide.

— Que penserait Adeline si elle te voyait ? se dit-il à voix haute. Remue-toi, tu en as pour encore des semaines.

Lorsqu'il se coucha, le sommeil le happa rapidement, et pour son plus grand bonheur, il rêva à son épouse chérie. Le lendemain, au réveil, il se sentit mieux et décida de mettre son attitude négative au placard, ou du moins d'essayer. S'il ne le faisait pas, il allait devenir fou.

* * *

Pendant que Jules faisait un effort pour repartir du bon pied, Adeline commençait à s'organiser. Les enfants avaient maintenant leur pièce, les rénovations dans l'ancienne chambre de Thomas étant terminée. Néanmoins, Adeline dut garder la couchette d'Étienne dans sa chambre ; le bambin se réveillait toutes les nuits en pleurant, et elle devait le consoler.

Profitant de la sieste matinale de son fils, qu'elle laissa aux bons soins de Françoise, Adeline, accompagnée de sa fille, décida d'aller visiter le nouvel emplacement de la Pâtisserie Valcourt. En arrivant devant l'édifice, elle eut la même réaction que sa mère lorsque celle-ci avait vu le bâtiment terminé.

— Cet endroit n'a pas d'âme, murmura-t-elle pour elle-même.

Elle pénétra dans le magasin et ne reconnut aucun employé. Le personnel de l'aire de vente était exclusivement féminin. Le roulement était important, puisque les jeunes femmes finissaient toutes par quitter leur emploi pour se marier. Catherine aperçut sa nièce et se porta à sa rencontre.

— Adeline, quel plaisir de te voir, je ne savais pas que tu viendrais nous rendre visite !

— C'est une idée de dernière minute.

— Comment trouves-tu le magasin ? demanda Catherine.

— C'est plus grand et mieux éclairé qu'avant, mais...

Devant l'expression peu enthousiaste d'Adeline, sa tante compléta sa phrase :

— Toi aussi tu trouves ça froid, n'est-ce pas ?

— Un peu, oui.

À ce moment, Élisabeth arriva dans le magasin et, en apercevant Adeline, elle poussa un cri de joie.

— Ah, ma nouvelle employée qui vient d'arriver, lança-t-elle en riant.

Adeline ouvrit la bouche de surprise, se demandant si sa mère blaguait ou si elle était sérieuse.